

Transmettre. Les plus jeunes ne se sentent pas directement concernés par la mort, sauf quand ils entendent parler de la mort accidentelle d'un enfant...

la question posée par Clément, 7 ans

Et moi aussi je pourrais mourir?

Malgré nos précautions, l'actualité atteint parfois les enfants de plein fouet. Clément vient de surprendre une conversation entre ses parents qui évoquaient la mort accidentelle d'enfants dans un accident de la route. Très inquiet, il demande: « Est-ce que moi aussi je pourrais mourir comme ça, d'un coup? »

Comment parler de la mort à un enfant? Sans aucun doute le plus clairement possible, parce qu'ils savent très tôt que la mort fait partie de la vie: ils voient les fleurs se flétrir, les feuilles tomber, et leurs grands-parents vieillir! Paradoxalement, cette loi de la nature est pour eux plutôt rassurante: « normalement » on meurt quand on est âgé, dans l'ordre des générations. Leur inquiétude se porte en général sur leurs parents, qu'ils craignent de voir disparaître, mais là, Clément est pris de vertige car il prend tout à coup conscience que, lui aussi, peut mourir « d'un coup ». Comment calmer un tel désarroi? Comment être « vrai » sans confronter l'enfant encore plus violemment à la réalité de la mort?

Autrefois on réglait le problème de la mort dans les familles en cachant la vérité aux enfants, mais nous savons aujourd'hui que le désir de les protéger contre des souffrances que nous pensons trop lourdes pour eux leur porte en réalité préjudice. À un enfant qui s'interroge sur la fatalité de la mort, Françoise Dolto préconisait de ne pas mentir. On pourrait donc répondre à Clément, comme le proposait la psychanalyste: « On meurt quand on a fini de vivre. » Mais sans doute, l'enfant s'empreserait-il de nous demander: « Mais quand a-t-on fini de vivre? »

Vers 7-8 ans, il pose des questions plus directes que le tout-petit, et souhaite que nos réponses

soient de même. On peut donc lui répondre: « Oui, la plupart des êtres humains vivent leur vie jusqu'au bout, mais, hélas, parfois des maladies ou des accidents graves surviennent. » Dans ce cas précis, il est essentiel de présenter les décès de ces enfants comme étant accidentels sans précision, et ainsi mettre en avant le fait qu'une mort n'arrive pas sans une cause. Cela rassurera l'enfant qui craint, comme Clément, de pouvoir mourir du jour au lendemain! Si l'on ne tenait pas ce discours « en vérité » l'enfant pourrait développer des insomnies, luttant plus ou moins

consciemment contre le sommeil, par peur de ne jamais se réveiller!

Pour parler de l'irréversibilité de la mort, certains adultes choisiront plutôt d'évoquer leurs convictions religieuses. Il leur faudra respecter la règle d'or d'être le plus authentique possible, car l'enfant sent très bien si on croit à ce qu'on dit. Évoquer l'idée d'une vie qui ne finit pas, une vie d'amour auprès de Dieu, est assez rassurant pour l'enfant, mais il faut savoir qu'elle peut ouvrir sur d'autres questions auxquelles l'adulte ne sait pas toujours répondre...

Évelyne Montigny

dans la Bible

La guérison de la fille de Jaïre (d'après Luc 8, 41 - 42; 49-55)

« Et voici qu'arriva un homme du nom de Jaïre; c'était le chef de la synagogue. Tombant aux pieds de Jésus, il le suppliait de venir dans sa maison parce que sa fille unique, d'environ douze ans, se mourait. (...) En chemin, quelqu'un vint dire à Jaïre: "Ta fille est morte. Ne dérange plus le maître." Jésus, qui avait entendu, lui déclara: "Ne crains pas. Crois seulement, et elle sera sauvée." En arrivant (...) tous la pleuraient en se frappant la poitrine. Mais Jésus dit: "Ne pleurez pas; elle n'est pas morte: elle dort." Mais on se moquait de lui, sachant qu'elle venait de mourir. Alors il lui saisit la main et dit d'une voix forte: "Mon enfant, éveille-toi!" L'esprit lui revint et, à l'instant même, elle se leva. (...) »

Nous qui doutons si facilement dans les jours sombres,

plaçons-nous comme Jaïre notre confiance en Dieu? Il est pourtant notre ultime recours: « Dieu laisse aller les choses très loin et le lieu de son intervention est l'arrêt entre la vie et la mort », écrit le jésuite Marcel Domergue.

Pour guérir l'enfant, Jésus fait le geste de la prendre par la main. C'est par ce même geste qu'il « relève » Adam et Ève, lorsqu'il sort victorieux du séjour des morts. Guérison ou résurrection?

Pour aller plus loin (à partir de 5 ans)

Les Questions des tout-petits sur la mort, de Marie Aubinais, illustré par Daniel Kerleroux et Anouk Ricard, Bayard, 14,90 €.

C'est quoi la mort?, de Michel Piquemal, illustré par Thomas Baas, collection Piccolophilo, Albin Michel Jeunesse, 7,50 €.

Où es-tu Lulu?, de Laurence Pérouème, illustré par Cécile Rescan, Naïve, 11,69 €.

●●● de Matthieu ne l'indique pas. Mais cette idée est apparue dès le III^e siècle avec Tertullien. Peut-être en raison de la richesse des présents qu'ils apportent: l'or, l'encens et la myrrhe (lire La Croix du 4 janvier 2014). Sans doute aussi en écho aux visions prophétiques du pèlerinage des peuples vers Jérusalem dans l'Ancien Testament, notamment au chapitre 60 du Livre d'Isaïe: « Les nations vont marcher vers ta lumière, et les rois, vers la clarté de ton lever (...). Tous les gens de Saba viendront, ils apporteront de l'or et de l'encens. » Le psaume 72 est encore plus explicite: « Les rois de Tarsis et des îles enverront des présents, les rois de Saba et de Séva paieront le tribut, tous les rois se prosterneront devant lui. »

Très vite, ces explications se doublent d'une interprétation politique bien plus subtile, comme l'expliquent Éliane Burnet, docteur en esthétique, et Régis Burnet, historien du christianisme (1): dans l'art paléochrétien, les Mages deviennent les précurseurs de l'empereur romain Constantin, et ses successeurs, venus se placer sous la royauté du Christ. Augustin reprend cette idée au V^e siècle pour théoriser un modèle politique appelé à une grande postérité: le détenteur de l'autorité est légitime pourvu qu'il soit chrétien et reconnaisse la soumission de son pouvoir temporel au pouvoir spirituel...

Aussi, après la chute de Rome, les empereurs d'Allemagne qui se veulent héritiers de l'Empire chrétien romain se mettront tout naturellement dans les pas des Rois mages. En 1164, leurs corps sont « découverts », intacts, à Milan. Frédéric Barberousse, qui menait des guerres en Italie, les confie à l'archevêque de Cologne. Ils sont désormais honorés comme les protecteurs de l'empire. Une grandiose cathédrale s'élève à partir de 1248, écrin de leurs reliques jusqu'à ce jour...

Que signifie leur visite à Bethléem?

Des interprétations postérieures ont fait d'eux des sages et

des savants, dont la science s'inclinera devant la connaissance de Dieu. Mais, rappellent Éliane Burnet et Régis Burnet, dans l'Antiquité et notamment à l'époque de Matthieu, les mages – sorciers, devins, magiciens... – ne sont pas bien vus. Mais précisément, l'évangéliste opère un renversement des valeurs: « Dieu confie sa connaissance à de vieux fous venus d'Orient tandis que les sages d'Israël massés à Jérusalem demeurent dans l'ignorance. »

Leur existence historique est incertaine. Ce qui est sûr, c'est que leur présence, au début de l'Évangile de Matthieu, fait écho à la mission que Jésus confie à ses disciples à la fin du livre: « Allez porter l'Évangile aux confins de la terre. » Seraient-ils une invention théologico-littéraire de Matthieu pour affirmer que le salut en Jésus-Christ ne se cantonne pas au peuple d'Israël, mais s'étend déjà, dès sa naissance, aux païens? Au chapitre 8, Jésus évoque ceux qui viendront « du levant et du couchant prendre place au festin avec Abraham alors que les fils du Royaume » sont rejetés dans les ténèbres. N'est-ce pas déjà ce qui se passe ici? « En eux a commencé ce qui devait se développer et s'étendre dans l'univers entier », écrit ainsi saint Augustin (Sermon 201). Tandis que Thomas d'Aquin y verra le signe que « nulle condition humaine n'est exclue du salut du Christ » (Somme III, Q. 36, art. 3).

Benoît XVI, qui avait fait des Mages le thème des JMJ de Cologne en 2005, a longuement médité sur ces « hommes au cœur inquiet ». Y voyant l'image de ces « chercheurs de Dieu », « de toutes les cultures et modes de pensée et de vie », qui se mettent en marche, s'efforçant de « reconnaître la vérité sur nous, sur Dieu et sur le monde ».

Céline Hoyeau

(1) Les Rois mages, hors-série Le Monde de la Bible – La Croix, 66 p., 10 €.

(2) Les (Rois) mages, sous la direction de Jean-Marc Vercrusse, Éd. Artois Presses université, 182 p., 18 €.